

Un dialogue avec l'Italie pour motif

ARTS PLASTIQUES François-Marius Granet, peintre né au XVIII^e siècle, et Bernard Plossu, photographe d'aujourd'hui, partagent, sur les cimes d'un musée aixois, une même passion pour la péninsule et sa capitale.

Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), envoyée spéciale.

Dans le cadre de sa saison romaine, le musée Granet d'Aix-en-Provence propose une exposition singulière, baptisée « Italia Discreta », réunissant, à cent cinquante ans de distance, une soixantaine d'œuvres du peintre aixois François-Marius Granet (1775-1849), inspiré et fasciné par Rome et l'Italie, et une centaine d'images du photographe contemporain Bernard Plossu, 77 ans, saisies à Rome à partir de la fin des années 1970, dans les traces de l'illustre artiste romantique.

Tivoli, la ville d'Este ou Adriana, les alentours du Colisée, les thermes de Caracalla, le Circo Massimo se dévoilent, de façon intemporelle, lors de leurs déambulations contemplatives. La porte San Paolo ouvre, au sud-est, Rome à la mer. À chaque fois, une arche, un portique, des piliers, une fenêtre cadrent naturellement un paysage italien presque toujours sans figure humaine, et lui donnent une valeur d'image qui permet un dialogue entre peinture et photographie et, au-delà, l'idée d'une sensibilité, d'un paysage intérieur partagé. « Ce qui me plaît chez Granet, c'est qu'on sent que l'image a un bord, qu'elle est cadrée », confie Bernard Plossu.

Au XIX^e siècle, François-Marius Granet, qui a suivi les cours du paysagiste Jean-Antoine Constantin à l'école



Gauche : Bernard Plossu. Florence, 1993. Tirage argentique noir et blanc, collection particulière.

BERNARD PLOSSU / PHOTO MELANIA AVANZATO

Droite : François-Marius Granet. *Vue du monastère des Capucins et de l'arbre de San Felice à Tivoli*, premier tiers du XIX^e siècle. Lavis brun et gris et crayon graphite sur papier.

CLAUDE ALMODOVAR / MUSÉE GRANET

de dessin d'Aix-en-Provence, qui a fréquenté ensuite l'atelier de David, où il est devenu l'ami d'Ingres, se confronte à la douceur des collines transalpines dans l'esprit du Grand Tour. Alors que tous les chemins le mènent à Rome, à pied ou en diligence, il écrit à sa mère en 1810 : « *Il faut des années pour (la) bien connaître tant il y a de choses remarquables, antiques ou modernes. Ce mélange de ruines, d'arbres et de plantes fait un effet très gracieux et rend plus imposants ses beaux vestiges.* »

Dans cette ville à la campagne, son atelier à ciel ouvert, on l'imagine vagabonder, carnet de croquis à la main, et réaliser des études d'après nature, telles des notes de voyage, à l'encre ou au crayon. Il léguera finalement tous ses trésors au musée d'Aix-en-Provence, si bien que son cabinet d'art graphique regorge de quelque 1200 de ses fameux croquis et petites huiles.

Là où le classicisme faisait dans la grandiloquence, Plossu et Granet sont dans l'humilité, le minimalisme.

C'est en 2012 que, invité par le musée à exposer sa Sainte-Victoire sous le

titre *la Montagne blanche*, Bernard Plossu tombe en admiration devant les miniatures de François-Marius Granet. Il faudra encore dix ans pour qu'une soixantaine de lavis de Granet, rehaussés à l'encre ou à l'aquarelle, entrent en dialogue, sur les cimaises du musée, avec une centaine de clichés, pour la plupart inédits, du photographe voyageur, basé à La Ciotat, qui reconnaît que « *l'Italie des paysages est ancrée en (lui)* » et avoue volontiers son « *besoin impérieux d'aller en Italie, (...) remède au mal de vivre de notre époque* ».

HOMMAGE À FRANÇOISE NUNEZ

Passionné de l'école romaine, il explique que, chez lui, « *derrière le portrait, il y a toujours un village italien* » qui « *respecte les fonds de tableau des peintres classiques* ». Or, avec les miniatures, qui atteignent à peine la taille des négatifs, le spectateur devient actif en s'approchant et en entrant dans le paysage. Mais là où le classicisme faisait dans la grandiloquence, Plossu et Granet sont dans l'humilité, le minimalisme. Autre singularité de Bernard Plossu, il utilise le procédé Fresson, qui donne un aspect texturé, délavé, granuleux, doux, presque poudré à ses images. « *C'est la seule manière de faire de la couleur sans singer la peinture* », confie-t-il, estimant que ce procédé lui permet, ni plus ni moins, de faire du noir et blanc en couleurs. « *Avec le 50 mm, l'objectif au plus près de l'œil, tu ne fais aucun effet. C'est pour cela que j'aime Corot et son goût pour les à-côtés, les traverses, les faubourgs, des lisières du paysage.* »

On parcourt cette exposition pris par l'émotion : les miniatures argentiques noir et blanc de Bernard Plossu ont été tirées, l'an dernier, par Françoise Nunez, son épouse, mère de deux de ses trois enfants, juste avant son décès brutal, à 64 ans, Noël dernier. Bernard Plossu, qui l'a connue alors qu'elle était l'assistante de Jean Dieuzaide, est dévasté. Un hommage vient d'être rendu à cette discrète, au festival Présence(s) photographie de Montélimar. Rappelant qu'elle voyageait pour approcher, sans exotisme, la vie des autres, notamment en Inde, son pays de cœur, Philippe Séclier a montré un florilège de ses images qui, disait-elle, « *prenaient le relais des sens, des odeurs, du vent chaud sur la peau* ». ■

MAGALI JAUFFRET

« *Italia Discreta* », exposition jusqu'au 28 août, au musée Granet, Aix-en-Provence. L'événement fait partie de la programmation Grand Arles Express des Rencontres de la photographie d'Arles. Renseignements : www.musee-granet-aixenprovence.fr
Le catalogue, superbement imprimé, est coédité par le musée et les éditions Filigranes (192 pages, 29 euros).



Faucon crécerelle par l'artiste portugais Bordalo II, 2022. MUSÉE DE LA CHASSE / DAVID BORDES

Les animaux s'affichent sur les murs de la ville

EXPOSITION À l'invitation du musée de la Chasse, des artistes de street art ont réalisé des œuvres qui interrogent notre cohabitation avec le monde animal. Un bestiaire fascinant.

Lors du premier confinement, quand tout fut mis à l'arrêt, on a vu, soudain, la nature s'épanouir. D'abord, le silence s'est propagé dans les villes. On a entendu le chant des oiseaux, remarqué les arbres, plus verts, plus beaux, plus hauts, et partout des fleurs indociles braver le bitume et déborder de leurs espaces réservés. On a vu, la nuit venue, des animaux se promener : une famille de canards du côté de la Comédie-Française, mais aussi des hérissons, des fouines déambulant dans les rues de Paris et trois renardeaux jouant au Père-Lachaise. Dans les rues de Boissy-Saint-Léger, on a même vu deux cerfs se promener tranquillement dans les ruelles, tandis qu'à Madrid des sangliers traversaient d'immenses artères vides...

Cette situation inédite a donné l'idée à Christine Germain-Donnat, directrice du musée de la Chasse, et Cyrille Gouyette, spécialiste des arts urbains, de cette exposition passionnante : « *Incursions sauvages* ». Sept artistes de street art ont conçu, in situ, fresques, collages et installations, au spray ou pochoir, imaginant une cohabitation nouvelle entre les hommes et les animaux

dans l'espace urbain. Formidable déambulation qui commence dans la rue où une fresque à l'acrylique de Scarf, sur la façade du musée, met en scène un écureuil géant hissant à bout de bras un chat et une souris, comme une invitation à franchir les murs. Dans la cour, un oiseau métallique accroché au mur, un faucon crécerelle de 4 x 2,5 mètres, semble scruter chaque visiteur. S'il est conçu avec des matériaux de récupération, est mis en évidence le plastique qu'il a ingurgité et qui menace aussi la vie de ses congénères.

PRÉDATEUR OU SAUVEUR ?

Dans la première salle, deux fresques se font face. L'une, réalisée par War, pionnier du street art, est une *Ruée sauvage* où l'on ne sait si les animaux fuient ou pénètrent dans la ville. Le mouvement est perceptible, on entendrait presque le bruit de cette cavalcade qui rappelle le début d'*Underground* de Kusturica, où les animaux s'échappent du zoo dans une ville en guerre. Face à cette fresque, l'épervier de Jussi TwoSeven est peint façon série, folioscope qui permet d'imaginer l'envol de l'oiseau.

En progressant dans les salles, on découvre un *Sanglier des villes*,

mais aussi, au détour d'un escalier, un *Cerf des villes*, et plus loin un *Blaireau des villes*, de Nadège Dauvergne. Tout un bestiaire nous tend les bras et soulève des questions éthiques sur notre capacité (ou incapacité) à vivre avec ces animaux. Qui sont les sauvages ? On est saisi par ce loup au regard énigmatique de l'artiste mexicain Ruben Carrasco : l'animal tient dans sa gueule un doudou d'enfant et semble quitter la ville, en l'occurrence Paris, qui se devine en arrière-plan. L'effet est troublant : l'animal est-il un prédateur ou un sauveur ?

Ce bestiaire, d'une beauté féroce, s'entend comme une métaphore d'un art urbain dit sauvage au sein d'un musée et, en parallèle, celle de ces animaux qui, dans un monde à l'arrêt, ont franchi les murs invisibles de la ville. Au-delà de cette exposition, le musée de la Chasse, qui ne glorifie pas la chasse mais évoque les rapports complexes, complices et indéfectibles entre les hommes et les animaux, est un endroit magique, merveilleux. ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

« *Incursions sauvages* », jusqu'au 11 septembre. Musée de la Chasse, 75003 Paris. www.chassenature.org